

rendum sera ouvert, auprès de toutes les organisations, sur le meilleur mode de réaliser l'unité. C'est la victoire prochaine du prolétariat organisé!

Nous avons déjà entendu ce chant de triomphe en décembre dernier. Nous l'entendrons au mois d'avril prochain, à l'issue du prochain congrès, et le parti socialiste continuera à être divisé et éparpillé. *L'Internationale* a été chantée avec moins de foi, semble-t-il, qu'il y a dix mois. Le Congrès était terminé, sans avoir rien fait.

LÉON DE SEILHAC.

SUR MOZART,

SUR LA POÉSIE ET LA BEAUTÉ ¹

... Et, après avoir beaucoup parlé d'elle, il se tut.
Puis il ajouta :

« D'ailleurs, pour la comprendre et pour l'aimer, il faut aimer Mozart. »

X...

Un grand nombre de jeunes gens, certains jours, sentent en eux une inquiétude, une sorte de malaise indéfini qui les rend aussi insupportables à leurs amis que s'ils en étaient aux premiers jours d'un amour plein de rêve et de subtilité sentimentale : on leur parle, ils répondent à peine, on tout de travers ; on leur montre des tableaux, mais ils vantent aussitôt les maîtres d'une autre école ; on leur fait entendre de la musique, mais, bien qu'ils tournent poliment les pages, debout derrière le tabouret du piano, on sent qu'ils n'écoutent pas. Assurément leur âme est autre part.

— Où donc est-elle ? direz-vous.

— Demandez-le, leur, et s'ils consentent à vous renseigner, ils vous diront qu'ils n'en savent rien. Toutefois, chose étrange et certaine, si quelque livre leur vient sous les yeux, ils sentent leur inquiétude commencer à se dissiper ; et si, dans ce livre, ils s'intéressent au jeu des idées, s'ils se plaisent à imaginer des couleurs et des formes, à promener leur songe dans des paysages dont ils croient sentir la fraîcheur les envelopper ; et surtout si les rythmes et la sonorité des mots, par l'enchantement de leur musique, transportent la rêverie dans un monde qui ressemble, à s'y méprendre, au monde des hommes, mais qui est plutôt un monde divin, — alors ces jeunes gens, qui tout à l'heure étaient de maussades compagnons, soudain s'épanouissent à tout le bonheur de retrouver leur âme.

(1) Ces quelques pages forment la préface d'un volume que M. Adolphe Boschot va bientôt publier : *Poèmes dialogués*. — Perrin, éditeur.

Et à la vérité, les choses sont ainsi. Aucun homme ne sent vraiment les poètes, si ce n'est pendant les jours où une certaine inquiétude, un vague ennui, le détache de tout le reste du monde, qui lui paraît alors importun et sans valeur. Il en est de la poésie comme de l'amour : les cœurs les plus épris n'aiment vraiment que dans ces minutes bienheureuses où ils peuvent oublier tout le reste de la vie.

Ainsi, pour faire vivre en lui-même la Poésie, le lecteur doit avoir ces deux qualités : à l'égard des choses, le détachement, — et dans son âme, la jeunesse. — En effet, un homme qui est « satisfait », par exemple, d'avoir acheté un cheval vainqueur sur le turf ; ou celui qui suppute avec angoisse le résultat d'une spéculation à terme ; ou celui qui cherche jusque dans son sommeil un nouveau régulateur de la carburation des automobiles, n'a pas une âme assez fraîche et ombreuse pour que les Muses y viennent comme dans la prairie sacrée. Les Muses ne prendront pas la peine d'exproprier hors de lui l'usine, la bourse ou le haras qui y fonctionnent. C'est lui-même qui doit enlever ces bâtisses, ces rails et ces plâtras : c'est lui qui doit disposer les gazons, où le ciel, par places, se redête dans l'eau courante, s'il désire que la blanche théorie fasse glisser sur les fleurs le vol lumineux de ses pieds nus.

Et, pour oublier ainsi les soucis journaliers, pour se détacher ainsi et s'isoler dans son propre rêve, il faut avoir encore la jeunesse, la véritable jeunesse, c'est-à-dire, — quel que soit l'âge qu'on ait sur son état civil, — la faculté d'effacer en soi les traces et les cicatrices de la vie déjà vécue. L'âme vraiment jeune est celle qui tous les jours est nouvelle. Elle croit volontiers, chaque matin, qu'elle n'a pas encore vu l'aurore ; à tout instant elle pense découvrir le monde, et les choses lui semblent naître exprès pour elle.

Au contraire, que fait une âme incapable de se renouveler ainsi et d'accueillir les heures avec des forces et des illusions toujours vierges ? Cette âme se souvient, elle compare : au lieu de se livrer, toujours intacte et neuve, à l'impression des choses, elle réagit contre ce qu'elle subit, elle établit des rapports entre ce qu'elle voit et ce qu'elle a vu ; elle organise ses souvenirs selon ses lois intimes ; le monde est pour elle un système régulier dont il convient de formuler les raisons directrices ; elle est une âme de savant, et il est naturel qu'elle cherche son plaisir dans la science. L'intelligence, qui établit des liens entre les phénomènes, est la faculté la plus développée chez cette âme ; tandis que l'âme de l'artiste et du poète est presque tout entière une sensibilité.

Voilà donc à quelles conditions un homme peut être accessible à la poésie : pour qu'une âme puisse

faire vivre en elle, puisse créer cet « état » de poésie, — que ce soit l'âme du poète ou celle du lecteur, — il faut qu'elle échappe aux conditions défavorables, il faut aussi que la sensibilité et l'imagination aient la force et la virginité voulues.

Les mots que nous venons d'employer sont assez vagues. Mais, ou bien le lecteur ne s'est jamais trouvé lui-même dans cet état d'âme de création poétique, et alors ce n'est pas à lui que nous nous adressons; ou bien il s'y est trouvé, et alors il donne à ces mots la signification précise, particulière, *vivante*, qu'ils doivent avoir pour lui.

En effet, la poésie n'est pas dans les choses; elle est en nous-mêmes: la poésie est un état d'âme.

*
* *

— Mais, me dira-t-on, la joie, la douleur, l'espérance, l'amour, sont aussi des états de l'âme. Amiel a même écrit cette phrase, qui maintenant court le monde: « Un paysage est un état de l'âme. »

— Que vous êtes aimable, cher lecteur, de me citer Amiel: j'allais le citer de moi-même pour préciser ma pensée, en commentant la sienne. En effet, quel sens convient-il de donner à cette formule: « Un paysage est un état de l'âme »? Bien entendu, il ne s'agit pas ici de nier la réalité du monde extérieur: question insoluble, en dehors des facultés de l'homme, et qui ne peut guère fournir qu'à des exercices d'école... Mais, voici l'explication qui nous satisfait le plus.

Il est difficile de ne pas croire que les aspects de la nature, même quand aucun homme n'est là pour les voir, ne continuent pas à succéder les uns aux autres: les bourgeons s'entr'ouvrent, les feuilles chargent les branches, les nuages promènent leur ombre sur les champs, l'automne dépouille les forêts. Dans tout cela, il n'y a pas encore un seul « paysage »: si l'homme manque, tous ces aspects probables ne sont pas encore des spectacles, puisque le spectateur lui-même est absent.

Que l'homme arrive; qu'au milieu de cette nature se transformant sans cesse, il y ait une sensibilité qui la perçoive, un cerveau qui trouve dans les choses les correspondances de ses pensées intérieures; — aussitôt tout s'anime et prend un sens: au soir, les ombres qui tombent des collines sur le vallon diaphane éveillent dans le cœur le désir du repos; une source, brillant dans les herbes, est douce comme un regard de vierge; et les brumes du matin se remplissent de blanches rêveries. Dans le décor indifférent et toujours changeant, chaque homme vient avec ses passions et ses désirs, avec toute son âme une et diverse tout ensemble. Combien d'aspects lui échappent! Parmi les choses, il regarde seulement

celles qui lui plaisent par leur harmonie avec lui-même: quant à celles dont il souffre, parce que les sentiments qu'elles suscitent sont en désaccord avec les siens, c'est à peine s'il les voit, tant sa pensée s'y mêle peu. Il ne voit vraiment les bois, les eaux, les plaines ou les collines; il ne « vit » véritablement en eux que pendant les heures où la nature se montre à lui comme le miroir de son âme: il croyait voir des choses mortes, et c'est son âme qu'il retrouve.

Les Poètes eux aussi conduisent dans des sites enchantés où l'on voit vivre tous ses rêves; on y retrouve même ses souffrances, mais elles ont une douceur mystérieuse, et c'est presque un bonheur que de les revoir: tous les sentiments, joie et douleur, se voilent un peu dans les vapeurs légères qui flottent sur les lointains; et même quand ils se montrent tels qu'ils sont, tels qu'ils étaient, on leur trouve le calme et la sérénité que donne le baiser des Muses. Les poèmes sont vraiment des sites où les âmes se plaisent à errer, pour y voir, dans l'effacement des crépuscules, sourire leur Joie et pleurer leur Douleur, comme des sœurs divines que la vie humaine n'avait pas pu leur montrer.

*
* *

Combien toutes ces choses seraient faciles à faire entendre si la plupart des hommes comprenaient le musicien de génie qui eut la plus haute conception de l'art et de la beauté. Il suffirait d'écrire son nom, et aussitôt ces deux syllabes éveilleraient, chez ceux qui l'aiment, tous les sentiments dont nous avons essayé de parler. Plus de définition, plus de formule abstraite; il ne serait plus besoin de tenter en vain de dire ce qu'est la Poésie: chaque homme la sentirait vivre en lui au seul nom de Mozart (1).

Pour nous, et sans aucun doute pour tous les hommes qui sont de la race des Mozartiens, la poésie est la création d'un autre monde: c'est encore le monde où les hommes souffrent et espèrent; on y re-

(1) On peut prévoir les principes d'exécution nécessaires à réaliser, dans des poèmes, cette conception de la poésie. — Nous les avons développés ailleurs. — Ici, nous dirons simplement qu'ils nous semblent aussi *Raciniens qu'ils peuvent l'être sans cesser d'être modernes, c'est-à-dire vivants*. Nous tâchons de rester dans la véritable tradition française, en évitant tout pastiche et tout procédé. — Quant à la facture du vers, il nous semble qu'on peut faire sortir, du vers romantique et du vers classique combinés, un vers aussi musical et expressif que possible. Bien entendu, nous le concevons pour l'oreille et non pour les yeux. On pressent les conséquences en ce qui est des trois règles typographiques de l'hiatus, de la rime et de la césure.

A notre sens, la véritable musique des vers n'est guère réalisée que dans l'âme du *Lecteur-Poète*, et par lui seul. La musique des vers est tout intérieure. La déclamation essaie de transmettre chez l'auditeur, d'éveiller en lui cette musique d'âme. Les acteurs réussissent peu. D'ailleurs, combien y a-t-il de vraie poésie dans la rhétorique rimée qui convient au théâtre?

trouve leurs sentiments les plus intimes et les aspects de la nature avec qui les sentiments s'unirent; les passions les plus violentes, la volupté et la haine, y sont encore représentées à côté d'affections douces, comme la tendresse et l'amour; on y voit encore les crépuscules, on y voit les champs et les blés ouduleux, les rivières où les saules en fleur laissent tomber leur neige d'or; mais tout cela, paysages et sentiments, tout est pénétré d'une lumière que le jour du soleil ne fait pas entrer dans les yeux et que l'Espérance même ne verse pas dans les cœurs. C'est encore notre monde, et pourtant c'est déjà un monde divin.

Aussi, avons-nous parlé de détachement et de jeunesse; car, ni les âmes qui sont satisfaites de la vie ordinaire, ni celles en qui la faculté d'illusion et de rêve n'est pas restée vivace et presque vierge, ne pourront créer en elles ce monde idéal. En vain les plus grands génies auront-ils disposé, avec leurs œuvres, ces prairies et ces clairières, ces sites d'élection où ces âmes déchues pourraient venir errer: elles sont ailleurs et s'en contentent; jamais elles ne désirent ni le repos ni l'oubli que d'autres âmes respirent au pays du rêve et de la beauté.

ADOLPHE BOSCHOT.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ÉTRANGER

Boy, a sketch (Boy, une esquisse), par MARIE CORELLI (Tauchnitz, éd. Leipzig).

Marie Corelli, dans cet ouvrage, renonce au fantastique; elle maîtrise son étonnante imagination et, comme Wells dans *Love and Mr. Lewisham*, mais moins heureusement, elle abandonne le monde des miracles pour celui de la réalité. *Boy* est la naïve histoire d'une exquise vieille fille et d'un petit garçon très malheureux. Miss Letty, figure principale de cette ébauche assez pâle, a quarante-cinq ans. Elle pleure toujours un fiancé mort aux Indes et ne se doute pas que ce fiancé, indigne et vil, n'en voulait qu'à sa fortune. Elle continue à chérir son souvenir; elle refuse l'amour loyal et patient de Desmond, tout en sachant garder son amitié. Or, Desmond a des preuves accablantes qui détruiraient irrémédiablement l'image idéale du fiancé, mais il ne s'en servira pas... Miss Letty ne pense qu'à faire du bien aux autres. Elle voit que son petit ami de quatre ans, *Boy* ou plutôt Robert d'Arcy Muir, sera déplorablement élevé par sa mère sotte et vaniteuse et son père toujours ivre. Elle voudrait adopter l'enfant,

mais les parents s'y opposent. Miss Letty entoure Boy d'une affection douce et protectrice qui le suit à travers sa vie aventureuse et le sauve de la dégradation morale. Grâce seulement au charme mystérieux de la vieille demoiselle, l'âme de Boy reste haute, et c'est pour garder son estime, pour racheter à ses yeux une faute passagère que l'enfant, devenu homme, part pour le Transvaal. Il meurt frappé par « un traître de Boer » et, dans sa maison du West-End, miss Letty meurt au même moment en disant qu'elle va revoir Boy... Cette guerre du Transvaal, introduite dans ce livre d'une morale austère et conventionnelle, impressionne péniblement. L'exaltation patriotique de Marie Corelli, son ardeur à flétrir les Boers, son mépris irrité de l'ennemi, étonnent après les longues pages puérilement édifiantes où miss Letty fait comprendre au tout petit Boy que le moindre mensonge est criminel. Le style, flou et familier, fatigue par sa monotonie, qu'aggrave encore, dans ce long roman, l'absence d'action.

Besser Herr als Knecht (Plutôt seigneur que valet), par FEDOR VON ZOBELTITZ (Fontane, éd. Berlin).

Le livre de M. de Zobeltitz, d'une facture habile et ferme, se lit avec intérêt, bien qu'à chaque page éclate l'absolue invraisemblance du sujet. L'auteur semble jongler avec ses personnages, les disséminant et les réunissant au mépris de toute probabilité, presque avec bravade. Le comte Emich Schœningh, petit cuirassier allemand au blason dédoré, reçoit, un beau jour, un héritage immense, est fait prince, et finalement prince régnant d'Illyrie. Il gouverne avec audace et justice; mais son ambition le pousse à déclarer une guerre téméraire, peut-être inutile: il est un des premiers tués. Ce simple sujet est brodé d'épisodes innombrables et rendu touffu par la présence de nombreux personnages secondaires très agités. La rapide éclosion de cette carrière est assez exceptionnelle par elle-même, et si l'on y ajoute des détails romanesques tels que le déguisement du prince en simple particulier, son amour pour une princesse déguisée aussi qu'il déplore de ne pouvoir épouser et qu'il épouse pourtant quand enfin la double mystification est découverte, on sera tenté de classer l'œuvre de Fedor von Zobeltitz parmi les simples romans d'aventures. Mais il est évident, malgré tout, que l'auteur ne cherche pas seulement à distraire. Ce qui le préoccupe plus encore que l'action, c'est la peinture des caractères, l'analyse psychologique. Son livre aurait pu s'intituler: « la Force. » Avec un talent moindre que Paul Adam, et dans une mise en scène moins artistique et savante, il s'attache au même problème. Comme Bernard, le malheureux prince d'Illyrie a pour but unique de se dominer lui-même et de dominer les